

Philippe Labro

« On a tiré
sur le Président »



folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Labro

« On a tiré
sur le Président »

Gallimard

Crédits photographiques :

1 : Frank Turgent / Getty Images. 2, 8 : Hulton Archive / Getty Images. 3 : Lisa Larsen / Time & Life Pictures / Getty Images. 4 : Underwood Archives / Getty Images. 5, 7, 9, 18, 22 : Bettmann / Corbis. 6, 11, 12, 17 : Corbis. 10 : Tom Dillard / *Dallas Morning News* / Corbis. 13 : Time & Life Pictures / Getty Images. 14 : Bob Jackson. 15, 16 : collection particulière. 19 : Shel Hershorn / Time & Life Pictures / Getty Images. 20, 21 : Universal Images Group / Getty Images. 23 : Popperfoto / Getty Images. 24 : Pascal Le Segretain / Sygma / Corbis. 25 : Patrick A. Burns / Getty Images. 26 : Lynn Pelham / Time & Life Pictures / Getty Images. 27 : Paul Schutzer / Time & Life Pictures / Getty Images.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Photo Zapruder Film © 1967 (Renewed 1995).
The Sixth Floor Museum at Dealey Plaza, Dallas.

Philippe Labro, écrivain, cinéaste, journaliste, a publié aux Éditions Gallimard *Un Américain peu tranquille* (1960), *Des feux mal éteints* (1967), *Des bateaux dans la nuit* (1982). En 1986, *L'étudiant étranger* lui vaut le prix Interallié. En 1988, *Un été dans l'Ouest* obtient le prix Gutenberg des lecteurs. Après *Le petit garçon*, en 1990, Philippe Labro publie *Quinze ans* en 1992 puis, en 1994, *Un début à Paris*, qui complète le cycle de ses cinq romans d'apprentissage. En 1996 paraît *La traversée*, un témoignage sur une épreuve majeure de santé, suivi en 1998 par *Rendez-vous au Colorado*. En 1999, Philippe Labro fait parler *Manuella*. En 2002 paraît *Je connais gens de toutes sortes*, recueil de portraits revus et corrigés, en 2003 un nouveau témoignage, *Tomber sept fois, se relever huit*, traitant de la dépression. En 2006, avec *Franz et Clara*, il offre un surprenant roman d'amour et tisse en 2009, dans *Les gens*, trois destins en quête de bonheur, avant de rassembler en 2010 ses chroniques journalistiques dans *7500 signes*. En 2013, il raconte dans *Le flûtiste invisible* trois histoires dues au hasard qui fait basculer les vies. En 2013, il livre dans « *On a tiré sur le Président* » son enquête passionnante, témoignage vécu, sur l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy à Dallas.

Pour Jean-Pierre, mon frère aîné et aimé

« Le soleil s'obscurcit et se charge de sang.
Adieu, belle lumière du jour ! »

WILLIAM SHAKESPEARE

Il y a eu un bruit, un son, un peu brutal, un peu sec, comme quelque chose qui se brise violemment, qui se fracture, craque, quelque chose de suffisamment éclatant pour dominer le bourdonnement des automobiles et les cris des piétons. Dans l'instant, c'est-à-dire dans le milliardième de seconde, certains ont cru que c'était un *fire cracker* — comme dans les feux d'artifice : un pétard, une fusée.

Dans l'instant seulement.

D'autres — dont Jackie — ont cru qu'il s'agissait d'un raté du tuyau d'échappement d'une des motos qui encadraient la limousine couleur bleu foncé — bleu-noir. La grosse limousine que Kennedy aimait bien. Pourquoi ? Parce qu'elle était spacieuse et qu'elle roulait, tel un carrosse moderne, ouvert aux regards de tous, et qui avançait en émettant une sorte de gros ronron, une musique qui lui plaisait, la musique du pouvoir.

D'autres, en revanche, et dans la même par-

celle suspendue de temps, ont tout de suite identifié le bruit. Ce court fracas. Les Américains sont tellement familiers de l'arme à feu. Ils connaissent tellement bien l'appel violent d'une arme dans un ciel pur, cette dislocation subite de la nature, la marque d'une civilisation et d'un passé. La musique abrupte et fascinante qui accompagnait la conquête d'un espace infini, un continent inconnu. L'inarrêtable cri du Colt ou de la Winchester pour posséder les terres sauvages et en déloger les tribus natives.

Et puis, dans le convoi présidentiel, il y avait des Texans, des flics, des agents secrets, des militaires, des gens qui avaient fait la guerre. Et eux n'ont eu aucune difficulté à identifier le son — même s'ils ne pouvaient pas raisonnablement l'accepter. Il a fallu deux autres coups pour que, dès lors, tout le monde comprenne.

Tout le monde — si stupéfiant et incroyable que cela puisse être. Il était 12 h 30, heure locale à Dallas, Texas, USA, le 22 novembre 1963, un vendredi fatal, et ils ont tous compris qu'il s'agissait de coups de feu.

Trois coups. Du feu. La mort. La tragédie. Et bientôt, la phrase qui serait la plus prononcée à travers l'immense espace américain :

« *The President has been shot.* »

« On a tiré sur le Président. »

Je traduis ainsi — mais la traduction littérale devrait être : « On a tué le Président. » *To shoot*, ça veut dire tirer, et tuer — mais la première fois

que la phrase fut prononcée, on ne savait pas encore que JFK était déjà en train de mourir. Voilà pourquoi il est plus exact d'écrire ce qu'ils dirent tous :

« On a tiré sur le Président. »

Moi, cette phrase, il m'a fallu quelques longues secondes pour l'intégrer. Car, au début, ce n'était qu'une onomatopée gueulée à pleine gorge. Incompréhensible.

Je voyais un point noir qui s'agitait et qui venait du bout du campus et se ruait vers nous et criait des mots indéchiffrables. Petit à petit, ou plutôt vite à vite, le point noir qui hurlait en courant n'était plus un point noir, mais grossissait pour devenir la forme d'un jeune homme. Il agitait ses bras dans tous les sens, on eût dit qu'il y avait quelque chose de désarticulé et d'hystérique dans son corps paniqué, avec cette voix ni grave ni aiguë, mais un mélange des deux — ça montait dans le haut perché ou bien ça descendait dans le fond de gorge, comme si ce gamin était incapable de contrôler quoi que ce soit. Comme si le hurlement répétitif

dont il était l'auteur avait, la course aidant, et son souffle s'épuisant, transformé toute sa personne en une sorte de jouet cassé. Le messager de la catastrophe. L'interprète de la stupéfaction générale, nationale, et qui deviendrait vite internationale.

C'était le 22 novembre 1963 et je me trouvais ce matin-là, ou plutôt cette fin de matinée, avec une équipe de la télévision française comme journaliste intervieweur, venu pour le compte de « Cinq Colonnes à la une » — l'émission phare qui, à elle seule, en France, une fois par mois, vidait les restaurants et les salles de cinéma dans tout le pays — afin d'effectuer, au sein de la prestigieuse université Yale, dans le Connecticut, sur la côte Est des États-Unis, un document sur le système éducatif américain.

Il n'y a pas de hasard : j'avais été envoyé là parce que deux années d'études en Virginie, au milieu des années 50, avaient fait de moi à tort ou à raison, au sein du grand journal *France-Soir*, dont j'étais un tout jeune collaborateur, un connaisseur de la chose américaine. C'était peut-être la raison principale pour laquelle j'avais été distingué par Pierre Lazareff, le pape de la presse de l'époque, qui fut l'un de mes mentors. Il avait l'indulgence de dire que j'étais devenu son « fils spirituel ».

À « Cinq Colonnes à la une », dont Lazareff était le créateur, avec Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes à ses côtés (mais c'était lui qui fournissait les troupes, l'argent, et qui avait obtenu

ce privilège de produire et diffuser, sur la seule chaîne de télévision existant à l'époque, un magazine mensuel d'actualité qui servirait de référence pour des décennies à suivre), Lazareff avait sans doute dû dire, ou c'était venu d'un des autres « papas » (c'est ainsi qu'on les surnommait, les trois Pierre, les « papas ») :

— Vous voulez faire un sujet sur les campus américains ? Eh bien, envoyez Labro.

Il n'y a pas de hasard. Il n'y a même pas de chance. J'étais revenu bilingue de ces années d'études dans la petite université de Virginie, (Washington and Lee), entre dix-huit et vingt ans, et relativement bien informé sur l'Amérique, son histoire, cette société encore peu familière à une partie de ma génération. Il était donc tout à fait logique que je me retrouve, en cette fin de matinée ensoleillée, telle qu'en offre l'été indien — *Indian summer* —, à Yale, debout dans la cour extérieure d'un des immeubles de la célèbre institution. J'y interrogeais un professeur qui avait le mérite de parler un bon français.

Tout cela était normal, attendu, et, pour moi, presque de la routine. Mais il était singulier que cet entretien — après que le clap eut été donné par un assistant du cameraman — soit troublé par l'arrivée de ce jeune homme qui hurlait des mots incompréhensibles. Quelque chose comme :

— *Th... poion... a... bin... ot...*

Cependant, nous avons tous reconnu l'un des

étudiants qui nous avait été délégué pour nous aider dans nos rendez-vous et, bien vite, j'ai enfin compris, comme les quatre techniciens et le réalisateur français, comme le prof éberlué, stupéfait, son visage virant instantanément vers une couleur livide, j'ai compris ce que psalmodiait, de sa voix haute et hantée, le jeune étudiant hors de lui-même :

— *The President has been shot ! The President has been shot !*

Il s'est arrêté devant nous, les yeux baignés de larmes, les joues écarlates, la bouche ouverte qui cherchait de l'air, tout encombré qu'était son corps par l'effort qu'il faisait afin de parvenir à cesser de mouliner cette phrase, comme s'il voulait s'en débarrasser, extraire définitivement de sa chair et de sa pensée ce qui représentait, à cette minute, la sidération unanime de tout un pays. 189 millions 241 mille 798 Américains qui saisiraient petit à petit, au cours de la journée, de façon sporadique, désorganisée, la magnitude de la nouvelle. Il y a tant d'espace entre les régions en Amérique, et les choses, à l'époque, ne se savaient pas simultanément. Nous n'étions pas à l'âge des smartphones, des satellites, du « tout info 24 heures sur 24 » — nous en étions encore loin — et les « *news* » ne se recevaient pas de façon unanime, où que l'on soit, quelle que fût l'heure.

Nous avons réussi à calmer le jeune homme. Il a fini par se recomposer. Il nous a appris que la radio venait de diffuser un premier bulletin annonçant qu'à Dallas, au Texas, le trente-cinquième président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy, avait été atteint par des coups de feu. Il n'en savait pas plus. C'était juste après 12 h 30 — vers 12 h 40. Le tournage s'est aussitôt interrompu.

J'ai regardé les techniciens de l'équipe de télévision et leur réalisateur. J'ai senti que je n'avais plus rien à faire à Yale. L'instinct du journaliste de terrain, du fait-divers, du « chaud », a chassé toutes réflexions, tous calculs, toutes considérations à l'égard de ce petit groupe dont j'étais pourtant l'un des membres. Je leur ai tourné le dos. Une urgence s'était emparée de moi, j'ai demandé à l'étudiant de m'aider à trouver un téléphone. Je ne me souviens plus de son nom mais, cinquante ans plus tard, à travers les e-mails, il a repris contact avec moi, me demandant si j'avais pu conserver un extrait du plan que nous avons tourné lorsqu'il arrivait vers nous. Comme si cet homme, devenu l'adulte d'aujourd'hui, voulait aussi posséder un instant, un souvenir de ce qui l'avait tellement traumatisé. Cette image, évidemment, est perdue, si elle a, d'ailleurs, jamais été tournée.

Mais je reviens à cet instant. Il faut trouver un téléphone. Ça n'est pas aussi facile que cela. Depuis que je pratiquais le reportage, et particulièrement ce que l'on appelle souvent et fausement le grand reportage (en réalité, il n'y a

ni grand ni petit reportage, il n'y a que la vérité du terrain, que ce soit en banlieue parisienne ou en Indonésie...), je savais que l'action première consiste à récupérer un téléphone — le coloniser — l'exclusiviser — pour ensuite dicter aux sténos du journal le premier papier, les premières impressions, le vécu ou le vu, l'immédiat.

Le jeune étudiant m'a dirigé vers un bureau sur lequel trônait ce bel objet noir de Bakélite, grâce auquel nous avons obtenu une opératrice de l'université pour engager un *collect call*, équivalent du PCV français — c'est votre correspondant qui paye, pas vous — et ainsi atteindre en peu de temps — quelques minutes — la direction de la rédaction de *France-Soir*.

— Qu'est-ce que tu fous là ? On te cherche partout. Tu laisses tomber la télé. « Cinq Colonnes », c'est bien gentil mais c'est du mensuel, et puis tu bosses à *France-Soir*, mon p'tit gars, tu es employé de *France-Soir*. Alors démerde-toi, tout ton problème, c'est de partir le plus vite possible.

C'était un chef de service, il ne m'a pas donné son nom. Il était expéditif, presque désagréable :

— C'est Lazareff qui nous a donné l'ordre. Il nous a dit : trouvez-le-moi et qu'il taille la route. Fissa ! Appelle-nous quand tu seras à New York. Démerde-toi pour être le plus tôt possible au Texas. Salut.

— Où étiez-vous le jour où l'on a tiré sur Kennedy ?

Cette question a été posée pendant des décennies, au cours de dîners, déjeuners, réunions, conversations diverses, n'importe où dans le monde — et pas seulement dans le monde occidental.

Pour toute une génération — pour plusieurs générations, en réalité —, le 22 novembre 1963 aura constitué l'équivalent de ce que fut, trente-huit ans plus tard, le 11 septembre 2001. Dans l'inconscient collectif, il existe quelques dates, rarissimes, qui mettent instantanément en marche l'horloge de la mémoire. Des dates que l'on peut considérer comme universelles et qui vous donnent la sensation de vivre une page de l'Histoire — vous font prendre conscience de vivre un « grand tournant ».

Ainsi, il est coutumier de se souvenir où l'on était le jour où l'homme a marché pour la première fois sur la Lune — le jour où le mur de